

Poème n°150 : Oniriques errances en Pays Imaginaire

Mon sac de cuir en bandoulière,
Mes rêves accrochés aux étoiles,
Mes lèvres en quête de fontaines,
Du sommet des dunes du désert,

J'ai vu des mouettes meurtrières
Déchirer d'un coup d'aile la voile,
Linceul écri d'un pirate capitaine
En train de mal cacher la misère :

D'un grand navire fantôme perdu
Dans les airs, et privé d'équipage !
Ces gros-bras au harpon voltigeur,
Partis chasser de placides baleines

Qu'ils dépècent, vivantes et pendues,
La gueule hilare, au milieu du tapage
De ces vents tempétueux trop rageurs
À tenter de les mettre hors d'haleine...

* * * * *

À me lancer sur ces terres désolées,
Traversées par d'affamés nomades,
Sur le dos de chameaux impavides,
Las de tirer en vain de leurs bosses

Des graisses nutritives ; déboussolé
Par les viles mœurs et les brimades
De ces pillards sans foi ni loi, avides
De razzias, en soldatesques féroces,

J'ai cru voir apparaître, bel enfoiré,
Dans le champ de mirages scabreux
Des Magiciennes esclaves, attiques,
Livrées aux désirs d'un Cyclope Roi.

Et, à la vision de leurs seins moirés,
Pesants d'envoûtements ténébreux,
J'ai distingué dans sa chair la clique
De ses pulsions arriver par charroi...

* * * * *

Alors, balafrant son poitrail desséché
De momie sertie de mille bandelettes,
J'ai occis ce bipède cacochyme, véreux
Monarque dépravé, sénile assouvisseur

De l'envie d'acheter, poussé par le péché,
Des sorcières pures, trieuses d'amulettes.
Incisant son ventre avec un éclair de feu,
Dans l'irisation de cent soleils jouisseurs,

À ses cris d'agonie, lancés dans le silence
Des univers muets au triomphe insolent,
J'ai hurlé pour chercher à faire chanceler
Ce monstre antique au si puissant thorax,

Puis, arraché de mes mains, avec violence,
Fébrile de le brandir, son œil sanguinolent,
Extirpé de son visage, lequel m'interpellait,
À rire de la mort dont l'acceptation relaxe...

* * * * *

À leur voix que j'entendais en m'approchant
Et laissant dans mon sillage quelques traces
De son sang, pareilles à ces scènes de crimes
Dont les mobiles restent toujours incompris,

J'ai vite deviné qu'elles entonnaient un chant
Provocateur, aux paroles et aux récits salaces,
Ravies de ressentir dans la jouissance sublime
De leurs folles libertés, recouvrées et sans prix,

La griserie d'un bal de Sabbat quand, inspirées,
Elles se donnent, nues, au génie de leur miroir.
Suspendu à leurs doux mamelons à l'expressive
Couleur des roses, chacun me rassurant comme

Des havres de paix, tout au long de cette virée
D'insomniaque, constamment assoiffé, à boire
Leur nectar ambré, j'ai deviné maintes lascives
Et bonnes raisons de me réjouir d'être homme.

* * * * *

À déceler, au fond de leurs prunelles ces belles
Échappées, remparts à nos doutes et frissons ;
À savourer l'imbrication de nos chairs, accortes
Et pâles, unies les unes avec les autres ; à sentir

Leurs bras m'enlacer pour m'avoir contre elles ;
À me souler à leur breuvage, sans faire de façon,
Je me suis imaginé ce comique noyé qu'emporte
L'étale mer de lait, heureux un matin de partir...

Mais, quoiqu'augurassent de fécondes alliances
Leurs sourires radieux et leurs yeux langoureux,
J'ai cependant obstinément refusé de m'abîmer
Dans les profondeurs de leur bassin frissonnant

Au gré de leur vif abandon, dans la flamboyance
De ces couchers dont se rappellent les amoureux,
Indifférent à son orgasme quand l'une se pâmait,
Troublée brutalement par mon appétit étonnant.

* * * * *

J'ai regardé par-delà ces idoles d'antan,
Aux pouvoirs tempétueux et mythiques.
Ah ! Que de telles ardeurs déboussolent
Les dieux dans leur Olympe retranchés !

Sautant sur un nuage poussé par un vent
Chaud, ascendants courants hiératiques ;
Vautré dans son fond laineux loin du sol ;
Ébloui par la soif de vols jamais étanchée

D'un aigle noir intronisé dans cette aire
D'où partent pluie, déluges et tempêtes,
J'ai vu, au travers de ses pupilles vertes,
L'immensité que nul errant n'a perçue :

Des océans, victimes de tornades-mères,
Pareils à des abysses, avoir un air de fête
Et jeter mes idées dans la béance ouverte
De leur profondeur d'où la Vie est issue !

Des routes, m'emportant bien-delà de cols
Jusqu'au sommet d'une inviolée montagne
Dont les neiges irisées, à la blancheur crue,
Illuminaient mes nuits cauchemardesques !

Alors, j'ai tué mes peurs et embrassé ce sol
Où tous les jours trois déesses empoignent
Des guerriers en armure et à la barbe drue,
Laudateurs de maints combats titanesques

Qu'ils livrent contre le Temps. Vengeresses
Furies à l'assaut du Néant, elles emmènent
Nulle part sinon près d'un gouffre sans âge
Où ma bouche se repaît de la Matière Noire

Que créent les galaxies, ces enchanteresses
Créatures sidérales vives lointaines amènes
Et inspirantes, ouvreuses de l'étroit Passage
Vers l'Anneau Savant où niche un grimoire.

* * * * *

À suivre après, en mer, une baleine célèbre,
J'ai soudain pressenti, au rendu de ses yeux
D'encre mortifères que j'atteindrais bientôt
La calanque où flottent des corps d'hommes.

À les repêcher pour qu'ils cessent, funèbres,
De pourrir à côté d'une épave, par des dieux
Arrimés pour effrayer les marins en bateau,
Haïssables divinités disjonctées par l'opium,

J'ai senti ma colère s'en prendre alors, mâle,
À la bêtise de ces pisse-vinaigres maniaques,
Envoûtés par les feux, ô combien immoraux,
De rayons brûleurs d'apocalypse. Prisonnière

Dans une nasse en fer, posée sur un fond sale
Une sirène fulminait contre ces démoniaques
Acteurs. À la savoir ainsi prise, sur des coraux
Où dormaient des murènes, vieilles et altières,

J'ai soudain admis qu'elle avait de la trempe
À honnir ces preuves d'irrespect à son égard.
Hélas il n'y avait pas la moindre échappatoire
À ce piège infernal dans lequel elle avait chu...

Il y avait un brochet vicieux, des hippocampes
Vertueux, de débiles orchidées d'écumes rares,
Des pieuvres dont les pratiques masturbatoires
Déchargeaient des litres d'une semence déchue.

Lassé par ce bordel menant droit dans le mur,
Trop aliénantes images, en rebelle inconscient,
J'ai fui ce monde soumis au Diable trop déluré,
Avec sa queue fourchue et son impudique danse

Satanique. Elle pousse les satyres au membre dur
À pénétrer de force le ventre des vestales officiant.
Ah ! qu'il m'effrayait, totalement, à sonner la curée
D'un banc de mérus qu'il avait attrapé, en transe !

* * * * *

Encore intrépide et palpitant, ses ventricules
Pleins d'un sang âcre à l'épaisseur visqueuse,
Mon vif cœur s'emballait et, les yeux horrifiés
Et l'esprit égaré, à reculons, je me voyais vivre

Au rythme halluciné de mon rageur pouls, nul,
Mes forces embringuées sur une route oiseuse,
Trop païenne. Conscient de ne pouvoir m'y fier,
Je me le suis extirpé ce fouteur de merde et, ivre

Des alcools d'un aubergiste râleur, au comptoir
D'un port franc enchâssé dans une étroite baie,
Je l'ai dévoré tout cru, croquant sans m'en faire
Dans ses muscles nouveaux, brisant les frêles liens

De mon être trop attaché aux amours notoires
De mille mères nourricières, aux bouches bées.
Dispensatrices, du bout des doigts, dans l'éther
Où forniquent des vieux sages, de tant de bien !

* * * * *

Du fait de cet acte cannibale et violent, j'ai senti
Ma raison défaillir, jetée dans les boues infinies
De cloaques cachés aux sagesse des archanges,
Aux envies des manchots et des nains, culbutés

Par des typhons destructeurs des îles de Tahiti,
Ces archipels petits où, bien calés dans leur nid,
Des oiseaux de paradis chantonnent les louanges
De vieillards soulographes, aux manières butées,

Coupeurs de leurs ailes pour qu'ils ne s'entêtent
Plus à partir vers d'autres engageantes contrées.
Mes peurs et mes hontes décuplées par leur vain
Sacrifice, dans les nuits et brouillards des landes,

J'ai laissé mes démons, la mine renfrognée, la tête
Dans le cul, se camer enfin à l'héroïne, sans attrait
Pour douze hétaires cachées sous leur pied d'airain
En train de jouir comme de viles bêtes de légende...

* * * * *

Écœuré par leurs pratiques, j'ai sauté sur un tapis
Volant, en quête des Petits Rats dansant à l'Opéra,
Sur une scène de planches de guingois craquantes
Sous leur poids. Elles vibraient au rythme décousu

Des claquements de mains de dix messieurs flapis,
Assis au parterre, bourgeois désœuvrés, sans aura,
Cependant escortés de valets aux allures pimpantes
Pour changer leur culotte... Éberlué, j'ai vu, de visu,

Ces pingouins baisser le slip, pour la bonne raison,
De ces mâles incontinents. Ils bavaient d'émotions,
Rêvant de s'emparer de leur minois de jouvencelles
Ou de baigner dans leurs menstrues de nymphettes.

Ô bain de jouvence ! Tu redorerais un peu le blason
Terni de ces vieillards décatis, incapables d'actions,
En attente de la mort, frustrés de voir à travers elles
Leur échapper amour et jeunesse, honneurs et fête !

* * * * *

Telle serait l'existence, avec ses sottises convenances !
Penaud, avec les airs contrits des orateurs eunuques,
J'ai donc vite décidé de repartir sur un radeau maudit
En direction d'un monde où il y aurait des îles bleues,

Accueillant seulement criminels, traîtres et balances,
Tous radieux ne plus côtoyer ces guignols à perruque,
Désireux de dormir dans des hamacs, loin des taudis,
Au fil de leurs nuits éclairées par des falots, morbleu !

À me sentir seul, j'ai pleuré dans mon coin, en reclus,
Des tombereaux de larmes, aux aubes déconcertantes
Des lunes calamiteuses qu'effarouchaient des augures,
Cernés de lueurs maltraitantes... Et, dans les moiteurs

Du jour, sevré d'amour, je me suis abandonné au flux
De mes songes amers. Au fil du quotidien, ils hantent
Les méandres de mes méninges, à jamais immatures,
Pareils aux zombies ignorant le comptage des heures.

* * * * *

C'est alors que j'ai vu, encadrée par deux prêtresses
Laudatrices de son charme d'indomptable amazone,
Descendre d'un Pégase, aux ailes longues et graciles
Portées, au milieu des nuages, par un vent complice

Modéré, une Vénus belle et nue, irradiée de sagesse,
Avec, dans sa main, au chaud et à l'abri des cyclones,
Une colombe. Divine, elle masquait mal sous ses cils
La brillance éclatante de nos futurs bonheurs en lice.

Sa candeur était telle, aux antipodes des langueurs
Des femmes voluptueuses vautreées dans la luxure,
Que je n'ai pu résister aux errements de la passion,
Courant dans son sillage où poussait, derrière elle,

À chacun de ses pas, un lys pâle en son honneur,
Au parfum délicat, d'une telle scintillante facture
Que mes mains moites en tremblaient d'émotion,
Tous mes sens soumis à ses envoûtements. Fidèle,

J'ai continué dès cet instant à suivre son chemin,
Ralliant à son passage mille hommes désespérés,
Porteurs de tant de meurtres et tant de trahisons
Que seule son innocence pourrait les pardonner.

Malgré la fange collée à leurs bottes d'humains,
Ils voulaient bien la croire, trop fatigués d'errer.
Ce fut un coloré parcours, le temps d'une saison,
Que nous fit faire cette suzeraine à nous donnée.

Au terme d'un long voyage aux lenteurs de rêve,
Aux paresse qu'on dresse, aux aléas qu'on gère,
Par une journée d'été, nous posâmes pied devant
Un océan sur lequel, c'était sûr, tous nous irions.

Dans l'éclaboussement des vagues sur la grève,
Je l'écoutai chanter une ballade sur notre Terre
Aux goélands hurleurs, fous de frôler avec allant
Les crêtes dentelées et écumeuses. Ébahis, rions

À ses jeux ; moquons nos vies où l'on court !
Et laissons tous les autres s'échiner à gagner
Un salaire suffisant pour honorer par chance
Leurs imbéciles dettes ! Une brise s'est levée,

Revigorant soudain mes espoirs en un amour
Encore possible. Tous fiers de l'accompagner,
Nous avons navigué sur une mer où l'on danse
Au gré des houles quand un promontoire élevé

Parut, annonciateur d'un cap où vivre, heureux
Et insouciant au pied de vieux volcans accolés.
La nature nous acceptait, pleine de compassion,
Oublieuse de nos subites volte-face, des amants

De nos nuits, de la vanité de nos songes creux.
Plus douce qu'une mère, aux tenues bariolées,
Plus alerte qu'une sœur, experte en attentions,
Elle absolvait nos fautes sans aucun sacrement.

* * * * *

Avec leurs yeux globuleux, aux facettes dorées,
Des libellules tueuses, aux ailes vrombissantes,
Posées sur ses doigts, me fixaient, plus terribles
Que le regard d'un juge au tribunal condamnant

À la mort... À croire qu'elles souhaitaient dévorer
Chairs et os, de suite, leurs mandibules puissantes
S'activaient par à-coup et je l'observais impassible
Rire gentiment à ces chatouillements surprenants,

Cocasses et innocents, piments de cette soirée d'été.
Elle prenait du plaisir à ces enfantillages trop longs.
Sa nudité, son port, ces insectes affairés sur sa peau,
Diaphane et douce, pareille à quelque poupée neuve,

Sortie de la caisse à jouets d'une fillette trop gâtée,
Troublaient tous mes sens, tous à mettre au pilon...
J'ai alors compris que mon âme accèderait au repos
Qu'en faisant le choix de la fuir, seul dans l'épreuve.

* * * * *

Rêveur loin du monde, plus attaché aux images
Qu'aux gens eux-mêmes en butte aux difficultés
Des jours et qui, sans jamais l'entrevoir en clair,
Toutefois les inspirent, dans les brumes célestes

D'où viennent mes pensées, j'ai discerné en nage,
Dans le regard de cette beauté pleine d'ingénuité,
Les feux brûlants d'une passion à mettre les nerfs
À vif, le cœur noyé dans des affres trop funestes...

Dans cette révélation m'apparut l'essentiel :
Le territoire magique des mots ensorceleurs !
Ils fixent maints cadres, ô combien enivrants,
Aux beaux mirages dont s'enivrent nos esprits.

Étrange monde mystique où l'élan immatériel
De nos visions poudroie l'horizon aux couleurs
D'autres vies que celle que nous vivons, ouvrant
La voie à des héros fictifs, aux vertus sans prix !

* * * * *

Plus relevés qu'un alcool, plus hallucinogènes
Qu'une drogue, plus profonds qu'un bleu nuit,
Seuls les mots pourraient, triturés amplement,
Les faire exister à jamais : Elle et tous ces êtres

Un soir rencontrés, ravis de quitter, sans peine,
À travers l'écriture, l'anonymat où rien ne luit !
De par leur pouvoir, ils panseraient sciemment
Mes blessures invisibles, très fiers d'apparaître

Comme les sauveurs de mon âme souvent lasse,
À toujours vivre sans salut, sans dessus dessous.
En silence, eux seuls conforteraient mes espoirs
Ténus en un possible meilleur ! Car ils éteignent

La flamme de nos désespérances et pourchassent
Les vives craintes trop souvent abattues sur nous,
Annihilant les effets de nos angoisses chaque soir.
Ah ! Salvatrice ivresse des langues, elles étreignent.

* * * * *

C'est donc à l'instant précis où cette conviction,
Jaillie dans la fulgurance d'une révélation, allait
Enfin me pénétrer que j'ai compris, en somme,
L'intérêt de cette odyssée... Dans le crépuscule,

Ceinte d'auras occultes menant à tant d'actions,
Flamboyantes, pareilles aux lumières des palais
Magnifiques, elle s'imposait réellement comme
Muse, le guide de mon jardin secret minuscule :

Le fin mot de l'histoire et des maux du destin
D'un quidam solitaire, prétendument poète !
Refermant sur autrui les portes de mon cœur,
Dans l'indicible fracas de mes cris inaudibles,

J'ai su qu'elle égayerait ma prison, à l'instinct,
Souillée par les crachats de ma bouche muette.
Beauté devenue chimère cause de mon bonheur
Et de fait la soignante de mes plaies incessibles !

* * * * *

Je la rêve depuis ce jour, icône évanescence et sagace,
Cernée de phrases, écrites de ma main... Et, toujours,
Elles la choient, femme idéale dont les forces latentes
Poussent mes sens assagis vers des choix aux lenteurs

Calculés. Ô solitude choisie, dans un élan de fugaces
Émotions vouées à mourir, je m'en vais faire un tour
Sur des routes mirifiques ou sur des grèves en pente
Douce où s'écrasent les flots, au gré de mes humeurs,

De mes songes, ma conscience noyée dans ses ondes
D'être insaisissable. Jadis amante languide, adonnée
Aux plaisirs du sexe, chemin menant de l'hédonisme
À la luxure, je partage ma vie, chaque jour désormais,

Avec elle, en muse idéale. Jamais elle ne me gronde
Et, malgré sa peine, elle m'assure vouloir pardonner.
Compagne chimérique, envoûté par son humanisme,
Je n'effleure son ombre pure qu'avec des mots aimés.

* * * * *

Du coup... j'ai vite remonté le Temps à la traîne,
Revivant avec elle, en songe, de tendres errances
Sur des viaducs hauts où des tortillards branlants
Et poussifs, vides de curistes, crachent leur fumée

Au milieu de nuages voyeurs, au-dessus d'une arène
Où se battent de sots dragons frappés de déchéance.
À la violence de leur charge, à leurs regards brûlants,
J'ai su qu'ils refuseraient, ma réclusion, de l'assumer.

Venus d'univers cosmiques que fuient les demoiselles,
Ils concentraient dans leur gueule une force planétaire.
De même ai-je remarqué, dans ce convoi bringuebalant
D'un âge vénérable, le piètre confort du wagon de queue

Où s'ébattaient, avec quelle audace, un lion et sa gazelle
Dans un compartiment secret, vide, étouffant et sans air,
Sous l'emprise du désir, riant d'enfreindre, plein d'allant,
Les interdits qu'impose la morale à toute chose. Heureux.

* * * * *

Et nées de cette communion contre-nature,
Pris dans le maelstrom de mes délires, ravi,
J'ai vu sortir des graines de folie prétendue,
Des peaux de ces deux corps épousés, ébloui

Par l'incandescence de leur étrange et mature
Passion. À ignorer tous les moralisateurs avis,
Ils croquaient fiévreusement au fruit défendu,
Sans pressentir, trop aveuglés, que le ver luit,

Même dans les pommiers au tronc maigrelet,
Aux racines putrescentes, au feuillage glauque.
Oui ! Leurs chairs exhalaient, au coup de gong,
Dans la griserie de leurs fols ébats, la fragrance

D'instants magiques ! Qu'ils m'ensorcelaient
Tandis qu'excitée par ses petits cris rauques,
Pattes tout écartées, elle exhibait ses longues
Cuisses graciles, riante et pleine d'assurance !

* * * * *

Dans le roulis chaotique de ce train sacrément
Déjanté adonné aux plaisirs, j'aurais aimé crier
À leurs tympanes ce qu'ils sont retors, en retour,
Ces serpents ravisseurs de nos vices, dissolvant

Nos vertus, dans les sueurs de leur enroulement
Fatal... Ils étouffent au fil des heures sans la nier
La parole des Apôtres tous au service de l'amour.
Ce baume... éparpillé par morceaux dans le vent,

Pénétrant et vivifiant, comme les gouttes de pluie
Dispersées sur les joues des hommes misérables !
Ses léonines ardeurs poussaient la femelle fébrile
À les laisser mourir, souriant à ses vils penchants,

Dans ses entrailles tandis qu'elle fixait ce qui luit :
L'Indicible, tout en s'offrant aux joies mémorables
Éparpillées dans chaque semence ailée qu'en avril,
Les souffles transgressifs jettent dans les champs...

* * * * *

Quel ravissement ! Oh ! quel singulier orgasme !
Dans l'émergence de mes souvenirs, aussi froids
Que les deux Pôles aux éblouissantes blancheurs
Semblables aux anges au sommet de leur gloire,

Je l'ai même entendue — au milieu des spasmes
De pleureuses accroupies autour d'un gisant roi,
Toutes désireuses de se sacrifier là, en l'honneur
Du seigneur — confier d'une voix pleine d'espoir

Combien elle l'aimait ! Tendre aveu déroutant,
Il fit choir une avalanche de boutons de rose...
Dans les coins reculés de la savane où il règne,
En maître incontesté, possesseur des poitrines

De phtisiques éléphants, moribonds et haletants,
Veillés par leurs femelles. Insatiables, elles osent
Chaque soir des caresses de licencieuses duègnes
Pour réveiller leur pénis, souillé d'odeurs d'urine !

* * * * *

Oui ! je converse maintenant avec ce fantôme,
À l'allure altièrre d'une princesse philosophe...
Conseillère des rouges-gorges, dans leur envol
Vers des haies, ignorants du danger, elle renaît

À chanter a cappella, dans les forêts du royaume,
Maintes douces plaintes, toutes en strophes...
Du coup, j'ai vu sur son ventre, avec un air frivole,
Des marmottes vautreées avec leurs nouveaux-nés,

Fières mères toutes touchantes dans leur effusion,
S'endormir debout, bercées par ses suaves paroles
Tandis qu'elle s'adonnait, à travers ses singulières
Prémonitions à l'origine de ses visions habituelles,

Aux fructueux échanges où se meurent les illusions
Des hommes. Sots conquérants, stupides mongols,
En quête, sur chaque aire factice qu'ils conquièrent,
De trouver dans le cumul de biens un sens spirituel !

* * * * *

Et dire que je craignais, à n'avoir que des mots
Pour retenir son cœur, aux mœurs voyageuses,
Qu'elle disparaisse un soir, au détour de l'oubli,
De ma mémoire vacillante par manque de chair

Pour ancrer son souvenir ! Installée, par défaut,
Sur une étoile filante presque morte, l'enjoleuse,
Bien qu'elle y allât pour raviver son éclat affaibli,
J'ai cependant compris, croisés là pour se plaire,

Qu'elle ne quitterait jamais le cercle de la langue
Où j'erre, trop attaché à elle et à sa féconde aura.
Où qu'elle soit, quoi qu'elle fasse, j'emprisonnerai
Toujours son âme, dans l'essence de mes phrases,

Au sein de mes moindres écrits, jamais exsangues.
Et, de cette communion au jour le jour s'échappera
L'illusoire conviction de ne faire qu'Un, dans un rai
De soleil son être marié avec le mien sans emphase.

Poème écrit par **Philippe Parrot**

Commencé le jeudi 7 janvier 2016 et terminé le vendredi 15 janvier 2016.

Notification : Conformément au code de la propriété intellectuelle (loi n°57-298 du 11 mars 1957), il est interdit d'utiliser et/ou de reproduire et/ou de modifier et/ou de traduire et/ou de copier le texte ci-dessus, de façon intégrale ou partielle, sur quelques supports que ce soit : électronique, papier ou autre, sans l'autorisation expresse et préalable de l'auteur. Tout droit réservé.